Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 14

Artikel: N'y ein a mein coumeint no
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186946

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

en vue. Sur cela, votre maître, s'il a quelque générosité, vous augmentera plutôt que de vous laisser partir; s'il n'en fait rien, et si, en définitive, vous tenez à ne point perdre votre place, dites qu'un camarade vous a décidé à rester.

» Voulez-vous quitter votre maître sans être obligé de rompre vous-même avec lui, devenez tout-à-coup maussade et insolent plus qu'à l'ordinaire; il vous chassera, et, pour vous venger, vous direz tant de mal de lui à vos camarades, qu'il ne pourra plus trouver aucun bon domestique.

» Quand vous avez fait une faute, soyez impertinent et emportez-vous comme si vous étiez l'offensé: c'est souvent le moyen de faire tomber à l'instant la colère de votre maître.

» Si l'on vous gronde, murmurez sourdement en vous en allant le long des corridors et des escaliers; c'est le moyen de faire douter si par hasard l'on n'aurait pas été injuste envers vous.

» Si vos maîtres vous grondent une seule fois à tort, heureux, trois fois heureux domestique! vous n'aurez plus à faire désormais, toutes les fois que vous ferez une faute, que de leur rappeler leur injustice.

» Querellez-vous, battez-vous entre domestiques, mais souvenez-vous toujours que vous avez un ennemi commun.

Si quelqu'un de vos camarades est ivre, et si on le demande, dites qu'il est couché parce qu'il est indisposé; votre maîtresse, par bon cœur, vous donnera quelque chose pour restaurer le pauvre homme. » T. O.

Un événement littéraire fort intéressant se prépare à Lyon. Il s'agit d'une fête en l'honneur d'un chansonnier, un peu oublié peut-être, mais qui a eu son heure de célébrité, de popularité et de gloire; nous voulons parler de Pierre Dupont. On va lui élever une statue et, à cette occasion, il y aura une sorte de congrès de tous les chansonniers de France. Les brillantes compositions de Béranger, d'Hégésippe Moreau, de Desaugier et de Rouget de L'Isle ont illustré la chanson populaire, et Dupont figure avec honneur dans cette élite de poètes de l'atelier, du cabaret et des champs de bataille. Quelques-unes de ses compositions: *Les Bœufs*, *le Chant des ouvriers*, ont obtenu un succès qui n'est pas épuisé. Les témoins de la Révolution de 1848 se souviennent d'avoir entendu chanter dans des banquets démocratiques ces vers où les prolétaires racontent leurs tristesses et leurs espérances:

Mal nourris, logés dans des trous,
Sous les combles ou dans les décombres,
Nous perchons avec les hiboux,
Et les larrons amis des ombres.

Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous et quand nous pourrons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, buvons à l'indépendance du monde.

Sainte-Beuve, qui n'avait pas le tempérament bien démagogique, admirait beaucoup pourtant la sincérité et le charme pittoresque de cette chanson des ouvriers.

Quoi qu'il en soit, les débuts de ce poète véritable furent des plus pénibles. Il fit paraître, d'abord à Provins en 1844, un poème et des poésies diverses où se rencontrent des choses charmantes, mais qui passèrent inaperçues. Le jeune auteur ne se découragea pas. Il vint à Paris afin de voir Victor Hugo et d'intéresser le grand poète admiré au pauvre poète méconnu. Il se produisit à cette occasion une scène touchante. Pierre Dupont arrive à la place Royale, où demeurait Victor Hugo; il monte à l'appartement du poète et fait passer sa carte, sur laquelle il avait écrit cette requête touchante:

Si tu voyais une anémone
Languissante et près de mourir
Te demander comme une aumône
Une goutte d'eau pour fleurir;

Si tu voyais une hirondelle
Un jour d'hiver te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau;
Pour toi, que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau!

Hugo comprit qu'il avait affaire à un lettré de race, à un artiste en poésie. Il traita Pierre Dupont en frère, lui donna l'hospitalité, le tira d'embarras et de misère. Quelques années après, Pierre Dupont était célèbre; il ne fut pas ingrat, et envoya à son illustre protecteur ces autres vers, qui sont comme éclos des premiers:

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis l'anémone a fleuri,
L'hirondelle a vu ta croisée
Ouvrir à son aile un abri;

Ton foyer est plein d'étincelles,
Ta vitre pleine de lueurs;
L'hirondelle y chauffe ses ailes,
L'anémone y dore ses fleurs.

En échange de cette aumône,
Reçois à chaque renouveau
Toutes les fleurs de l'anémone,
Toutes les chansons de l'oiseau.

N'y ein a mein coumeint no.

Quand lo régent no desâi à l'écoula que faut âmâ sa patrie, l'étâi, ma fâi, bin d'accutâ; et po cein on lo fâ ti, kâ n'est pas lè bons citoyens que no manquont; mâ cllia patrie, que l'est don la Suisse et lo canton, l'est assebin lo veladzo, et tsi no, tsacon tint à son veladzo, et mé qu'on ne crâi; et s'on lâi tint dinsè, on a réson, kâ la tsemise est pe prés què la roba. On sè cognâi, on sâ cein qu'on vaut et cein qu'on pâo férè et n'est què justo s'on sè crâi mé què lè z'autro. Quin honneu lâi a-t-e pas po on veladzo quand lâi a on assesseu âo bin on dzudzo! et diéro ne sè redressè-t-on pas quand on a on conseiller! kâ n'ia pas! ne faut pas

dâi fotu-bétès po clliâo pliacès, et cein montrè qu'on a onco dâi lulu dè sorta. Et po lo militéro ! coumeint diablio on étâi fiai lè z'autro iadzo, dâo teimps dâi revuès, quand on vayâi on galé caporat âo bin on sergent et qu'on poivè derè : césiquie, l'est dè noutron veladzo !

N'y a pas tant qu'âi z'écendiés, qu'on étâi fiai d'avâi 'na pompa à fû que poivè picllià pe hiaut què lè z'autrès, âo bin que fasâi razâ cllia dein quiet on vouedivè; assebin coumeint on sè branquâvé po pompâ, po tâtsi que la pompa que no vouedivè dedein ne pouessè pas fourni à mésoura; vo dio : on étâi tot crâno d'étrè dè son veladzo.

Lâi a on part d'ans, l'avâi bourlâ à B..., et lè pompès dâi veladzo vesins lâi étiont z'uès, coumeint dè justo. Cllia dè E... que s'étâi messa ein route, s'étâi reverià, po cein que lo fû étâi on bocon liein; mâ cauquiès citoyeins dè E... alliront tot parâi tant qu'à B... et puront onco sauvâ quasu tota la granna que sè trovâvè dein lo grenâi de 'na mâison que bourlâvè, que furont bin remachâ pè clliâo dè B...

Cauquiès teimps aprés, dâi citoyeins dè B... et dè clliâo dè E... sè reincontriront à 'na fâire et alliront bâirè demi-pot, coumeint bin vo peinsâ; et tot ein déveseint de çosse et dè cein, revegniront à parlâ dè cé fû.

— Eh bin, honneu à vo, se fe ion dè B... à clliâo dè E..., vo z'étès dâi crâno citoyeins, resolus, et vo no z'âi fé on rudo serviço; assebin se per hazâ vegnâi à bourlâ per tsi vo, vo pâodè comptâ sur no, et ne sarein pas dâi derrâi po vo portâ séco.

— Pâo ! se lâo repond on gaillâ dè E..., qu'étâi on bocon allumâ et que sè peinsâve que n'y ein avâi min coumeint clliâo dè E..., crâidè-vo qu'on ne sâi pas fotu dè fére on écendie sein vo !

Un de nos abonnés vient de nous prêter un volume édité par la libraire Tresse, à Paris, *Saynettes et monologues*, contenant divers morceaux d'une piquante originalité, témoin celui qui a pour titre : *Un coin*, par M. Armand Silvestre, auquel nous nous permettons d'emprunter quelques passages pour l'amusement de nos lecteurs, dont plusieurs, sans doute, voudront lire l'ouvrage entier :

« Je suis célibataire... célibataire et bien élevé. — Si j'ajoute cela, c'est pour ne pas vous laisser croire que ce soient mes mauvaises façons qui m'aient interdit l'entrée du temple de l'Hymen... non ! Mon respect m'a suffi; je me connais et je me suis trouvé indigne : voilà tout! Je me console de la sollicitude inhérente à mon état (ça se dit toujours) en voyageant. Un homme seul qui ne laisse rien sur ses talons, qui porte tout avec soi comme le sage, n'a rien de mieux à faire qu'à courir le monde.

. . . . . .

Je passe donc la moitié de ma vie à me mettre en route et l'autre à revenir. Ce sera ainsi jusqu'à mon dernier voyage, pour lequel je prendrais bien inutilement un billet d'aller et de retour. Seulement, jusque-là, comme j'aime fort mes aises, je m'arrange pour pérégriner toujours aussi confortablement que possible. Ainsi, il me faut toujours une casquette de soie, ma gourde de cordial, mon petit pâté de gibier dans ma sacoche, un bon roman comme on en fait maintenant avec des descriptions de Paris, pour m'endormir, mais avant tout, quand je dois passer la nuit, il me faut mon coin.

Ce n'est pas uniquement parce qu'on y est mieux assis qu'aux autres places qui coûtent le même prix, et qu'il est toujours doux de profiter d'une injustice, ni parce qu'on y est mieux calé que contre les oreilles de crin du milieu de la voiture. Non ! je ne suis pas une âme sans poésie, et c'est pour moi un grand plaisir de voir le paysage courir comme s'il voulait toujours aller se mettre à la queue du train. Je ne suis pas insensible aux beautés de la nature, et quand un rayon de lune mêle quelque fantastique à ces réalités, je me sens, tout comme un autre, poussé à une mélancolie pleine de charme.

. . . . . .

En partant hier pour Grenoble, je m'étais précipité à ma place préférée, le coin à droite, dans le sens du mouvement. J'avais immédiatement roulé une cigarette pour effrayer les dames, obstrué tous les coussins de ma valise, de ma couverture, de mon chapeau, de mon parapluie et, heureux effets de ma ruse ! chaque voyageur qui s'était glissé jusqu'à la portière avait reculé devant ces barricades. L'homme d'équipe avait bruyamment abaissé le loquet inférieur, la cloche sonnait aux retardataires, j'étais sauvé ! O nuit incomparable de contemplation et de rêverie ! Une lune superbe ! Un train express ! Comme les arbres affolés allaient fuir sous les étoiles !

Tout à coup, j'entends un misérable employé dire juste sous ma fenêtre :

Par ici, monsieur et madame, par ici, il y a de la place.

Mon loquet fut violé et un couple essoufflé se rua dans ma thébaïde.

La femme me parut charmante, l'homme affreux; c'est dans l'ordre des choses, et, sans m'appesantir sur cette antithèse, je les laissai avec indifférence s'installer à l'autre bout du compartiment. Madame s'étendit à gauche, monsieur s'étala à droite et mit ses pantoufles sans m'en demander la permission, ce qui me parut léger. Mais je ne me vengeai pas en tirant les miennes de ma couverture, parce que, je vous l'ai dit plus haut, je suis bien élevé. Je me contentai d'avoir pitié de la pauvre créature condamnée à vivre avec un tel rustre. Ces gens étaient d'ailleurs silencieux et je me décidai à ne plus regarder de leur côté pour me faire au moins l'illusion de la solitude. O nuit charmante encore de méditation et d'extase ! Il me sembla cependant qu'un petit nuage avait passé sur la lune et que le froid allait donner des rhumatismes aux arbres.

« Par ici, monsieur et madame, par ici, il y a encore de la place, mais dépêchez-vous ! »

Encore sous ma fenêtre, et toujours ce misérable employé !

Cric ! crac ! la portière s'ouvre de rechef et un second couple, plus essoufflé encore que le premier, jaillit jusque sous mon nez. La femme était jolie, l'homme épouvantable ! C'est la règle, et puis qu'est-ce que ça me faisait ! Une lutte effroyable, titanesque, s'engageait dans mon cerveau entre mes sentiments bien connus de délicatesse et l'amour de mes aises.

. . . . . .

Car, suivez avec moi, je vous prie : si je gardais mon coin, ma nouvelle voisine, pour avoir le sien, était forcée de me faire vis-à-vis, et son mari, pour la défendre, allait s'asseoir à côté d'elle; ou elle abandonnait cette place privilégiée à son affreux conjoint, pour subir, de l'autre côté, une oppression égale; ou elle s'asseyait près de moi et je voyais ce drôle s'abandonner aux délices d'un sybaritisme insolent, mollement couché comme Tityre, pendant qu'elle et moi !... Oh ! non ! infliger de tels supplices à un sexe que j'ai tant respecté, jamais ! L'amour de mes aises roulait dans la poussière. Mes sentiments de délicatesse bien connus avaient vaincu. En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour